

Chapitre 12 - Correspondances :

En quête de nous-mêmes



près l'évasion de Jésus, les disciples étaient retournés chez eux pour reprendre leur travail d'antan : il fallait bien vivre ! Chacun ressentait maintenant le besoin de se retrouver et découvrait qu'il avait jusqu'alors joué un personnage plutôt que vécu sa propre existence. Il n'était pas aisé de reprendre ses anciennes habitudes : qui s'était appliqué à devenir un pêcheur d'hommes était humilié de se retrouver simple pêcheur de poissons ! De même, appelé à être pauvre pour mieux servir les pauvres, il était fastidieux de retravailler pour échapper soi-même à une pauvreté réelle.

Les difficultés venaient aussi de l'extérieur : nous n'étions pas persécutés (et nous en avons un peu honte !) mais les gens nous considéraient avec une compassion empreinte de mépris. Même quand ils ne nous disaient rien, ils nous laissaient entendre que nous n'étions pas bons à grand-chose, et que

nous étions stupides d'imaginer que le pouvoir se conquiert avec des « alléluia ».

Judas était le seul disciple à se déplacer tête haute, sans redouter le regard des gens : il était toujours ce personnage équivoque, à la lisière du règne de Dieu et du pouvoir du monde. En toutes situations, il se montrait habile à suggérer des solutions sans jamais prendre de responsabilités. Les disciples voyaient même en lui celui qui avait sauvé le Maître !

Moi aussi j'étais retournée à Magdala, obsédée comme les autres par le désir de me retrouver. Je ne voulais pas redevenir la jeune fille hautaine et séduisante de ma jeunesse, mais j'aspirais à me révéler telle que j'étais : une épouse amoureuse. Le désir de correspondre avec Jésus devint, dès les premiers jours de ma solitude, un impératif. Pour lui faire parvenir mes lettres, je profitais des visites que les disciples les plus intimes, Céphas, Jean et André faisaient à tour de rôle. Il était impossible de poursuivre mon journal, où je ne rapportais que des faits accomplis, tandis que par lettre je pouvais intervenir au présent. Je ressentais aussi le besoin d'aimer, et lui écrire était pour moi une manière de

lui parler... de loin, comme je l'aimais de loin.

*Maria de Magdala,
à Jésus de Nazareth
son époux bien-aimé*

Rabboni,

N'ayant pas de colombe sous la main, je confie ma lettre à l'un des trois disciples les plus chers. Bien qu'enfermée dans mon jardin, je poursuis une vie d'amoureuse errante : je te cherche partout et je t'attends. Il me plaît de rester suspendue à chaque bruit, dans l'espoir que tu me surprennes soudain. Je connais tes habitudes ; je sais que tu aimes arriver à l'improviste, comme un pèlerin.

Un de ces matins, je suis retournée au puits d'Agar. Je savais bien que tu n'y serais pas, mais je voulais refaire l'itinéraire de mon histoire, revivre les émotions de la première rencontre. J'ai puisé de l'eau, j'ai rempli ma cruche. Puis j'ai regardé le fond du puits, mais n'y apercevant pas ton image, je me suis refusée à y refléter la mienne.

Maintenant que ton nom n'est plus Ammi mais Isa, tu es une voix « qui appelle ». Qui peux-tu appeler, si ce n'est Maria ton aimée ? En effet, tout me parle de toi ; chaque bruit est un signe de toi qui me tire de ma solitude.

Je t'ennuie avec ces futilités ! J'aimerais te dire des choses importantes et dignes de toi, et je ne t'écris que des bagatelles ! Tu vas penser que je suis devenue une tête de linotte, mais mon esprit a engrangé tant de paroles sérieuses et sublimes que je ressens maintenant le besoin de dire de ces frivolités qui sont le lot de l'amour.

Qu'il est singulier d'être amoureuse ! Au début, on parle beaucoup ; on dit des choses sans importance et décousues ; puis, quand l'amour vous tient au cœur, toutes ces paroles insignifiantes donnent à la vie un sens profond, car l'amour ne transmet pas un message, il unifie le cœur. Peut-être le discours amoureux ressemble-t-il à une musique ? Quand je joue sans âme de ma harpe, j'en arrache péniblement des accords académiques ; mais lorsque l'inspiration me vient, ils deviennent une mélodie sensible, où ils sont tous en harmonie. Oh ! Je voudrais pouvoir t'écrire comme on joue sur la

harpe la plus harmonieuse des mélodies ! Je voudrais que mes paroles futiles se transforment en chant pour toi, car tu vis au plus profond de mon cœur, et d'autant plus que tu es loin.

Je t'ai fait souffrir en échouant dans ma mission prophétique d'épouse, et j'en ai été très affectée. Autrefois, t'en souviens-tu, j'éprouvais le sentiment d'être devenue Ruchama (alors que personne en Israël n'avait répondu à l'appel de Dieu !) J'étais persuadée que j'étais une fille d'Israël, et j'ai répondu à cet appel. Aujourd'hui, après l'issue dramatique de la Dédicace, j'ai changé d'avis. Je suis convaincue qu'Ammi et Ruchama constituent une parabole prophétique périmée, et que Dieu a manifesté autrement son intention d'amour. Cet échec m'a fait le plus grand bien : il m'a libérée de cette image qui me restait étrangère.

Ne souffre plus pour moi, Jésus. Je sais que tu as ressenti ce drame différemment : tu t'es retiré en toi-même pour redécouvrir l'intention divine. Dois-je penser que tu as cessé de m'aimer ? Moi, je t'en aime davantage, et je dirais même que je commence à m'aimer moi-même. N'en sois pas surpris ! Auparavant je me détestais, si fascinée

par l'image de Ruchama que je me méprisais pour parvenir à l'incarner. Maintenant que Ruchama s'est évanouie, je recherche celle dont tu t'es épris à la première rencontre, cette femme que je porte en moi et qui m'a rendue digne de toi. Je veux devenir Maria, l'aimée. Aussi, tu as tort de te retirer en toi-même. Tu m'as aimée parce que tu étais Isa, et non Ammi, comme je n'étais pas Ruchama mais Maria.

Qu'espères-tu ? Dieu savait que la parabole d'Ammi et Ruchama n'était que temporaire, et qu'elle devait nous conduire à la parabole nouvelle de notre existence, celle d'Isa et Maria.

Oh, Jésus, quitte ta retraite ! Nous sommes nés en terre d'Israël, mais nous ne sommes pas entièrement Juifs. Notre nom nous invite hors des limites du Jourdain, en Égypte. Notre amour s'accomplira au-delà de notre appartenance au judaïsme. Ne te soucie plus de monter à Jérusalem pour préparer la voie du Seigneur. Notre rencontre avec Lui se réalisera dans la plénitude de notre amour. Quittons ce pays pour trouver la terre qui nous accueillera comme des hommes. Jusqu'à ce jour, tu as voulu reproduire dans ta vie la marche du

peuple, de l'Égypte à la terre promise ; ta nouvelle vie te conduira, par une démarche inverse, de la terre promise en Égypte. Le peuple juif n'atteindra l'idéal de ses origines qu'en remontant son histoire.

J'entends le rossignol chanter au loin, j'ai répandu des grains sur la terrasse pour l'attirer vers moi. Son chant me réjouit : Dieu s'égaie à exprimer en lui l'appel de celui que mon cœur aime.

Au revoir, Rabboni. Je reste aux aguets, dans l'attente de ton retour. Je t'embrasse.

Maria

LE ROSSIGNOL

Je t'ai entendu chanter encore
à la première lueur de l'aube,
ô rossignol.

M'apportes-tu le salut
de mon ami de loin ?

Mais pourquoi restes-tu
dans le creux du cyprès ?

Viens au jardin !
Les fleurs éclosent,
les grenades éclatent,
grosses déjà de graines.
Le soleil scintille
sur les branchages
où se bercent les nids.

Me reconnais-tu ?
je suis à la fenêtre,
mon voile baissé
pour que personne ne sache
que j'ai les larmes aux yeux.
Mes tresses descendent sur les épaules
en bandes noires de deuil.
Non, rossignol, je ne suis pas Ruchama,
la jeune fille à qui Dieu a fait grâce ;
je suis Maria,
l'aimée délaissée.

Si tu retournes chez mon ami,
ô rossignol,
ne lui dis pas que je languis d'amour
et que mes joues pâlisent
sur l'ivoire de leur peau.
Mais chante,

gazouille sans répit,
afin qu'il sache
que je l'aime de loin.

*Jésus de Nazareth,
à Maria de Magdala sa bien-aimée,
Salut !*

Tu as accompli de tels progrès dans la compréhension de la parabole, que tu es parvenue à te voir telle que Dieu t'a prédestinée. Ta lettre a été une lueur dans ma nuit prophétique, elle m'a grandement aidé à trouver le sens des derniers événements qui ont bouleversé mon existence.

Je partage ta conviction que Dieu nous a choisis pour être la parabole de son amour pour tous les hommes, mais je ne te suis pas dans le lien que tu établis entre notre amour et celui d'Ammi et de Ruchama. Je m'explique : je t'avais dit que le mariage d'Ammi et de Ruchama signifiait l'union de Dieu et du peuple juif comme parabole de son amour pour tous les hommes. Je suis monté à Jérusalem pour cela. En dépit de mon éloignement du

judäisme, j'étais suffisamment Juif pour croire à la fonction historique de mon peuple.

Or, nous avons échoué. Dans un premier temps, j'ai attribué cet échec à la résistance du peuple à notre appel, et donc à la volonté de Dieu. En approfondissant ce qui s'est passé, j'ai découvert que le refus du peuple n'était pas une raison suffisante, et j'ai compris que nous avons échoué parce que Dieu ne s'était pas trouvé à ce rendez-vous : Il a retiré au peuple juif son rôle historique et désormais tout homme, quelle que soit son origine mais capable d'aimer du même amour que le Sien, remplace Israël dans cette mission. Le message d'Osée est tout nouveau : il n'y a plus de peuple élu par la race, Dieu ne se révèle plus dans l'histoire d'un peuple ou par le culte d'un temple, mais dans celle de tous les peuples et par le culte de l'amour. Le Temple de Dieu est dans le cœur des hommes.

Mon prophétisme n'a-t-il plus de raison d'être ? Cette méditation m'a convaincu, au contraire, que Dieu m'avait confié la mission d'annoncer ce don de l'amour à tout le genre humain, et non au seul peuple juif, non de purifier le temple de Jérusalem, mais le cœur des hommes.

Chère Maria, ton intuition t'a fait saisir ce que ma méditation m'a appris. Par des voies différentes nous sommes arrivés à la même conclusion : nous devons quitter la terre d'Israël pour aller à la rencontre des hommes.

Bien d'autres énigmes de nos existences se sont ainsi éclairées : Pourquoi sommes-nous des bâtards ? Pourquoi avons-nous toujours et partout été rejetés ? Pour que nous devenions la parabole de l'amour de Dieu, refusé dans son universalité par le judaïsme. Je comprends ton désir de rechercher en toi, et non dans les figures bibliques, l'image de la femme qu'exprime ce nom de Maria ; mais aussi j'ai aimé cette femme dès notre première rencontre, Ruchama n'était qu'une marque de reconnaissance. Mon itinéraire prophétique ne peut plus être séparé de mon amour pour toi.

Voilà, Maria, des paroles qui te combleront d'aise ! Je te dirai encore ceci, qui te consolera davantage : puisque notre amour s'inscrit dans cette nouvelle dimension, j'ai décidé de le marquer d'un sceau nouveau. Avant de quitter le pays, nous célébrerons une nouvelle fois notre amour, pour manifester le sens universel de la parabole qu'il incar-

ne.

Je dois arrêter ma dictée, car la colombe qui t'apportera la lettre est pressée de s'envoler. Tu peux bien te croire une femme comblée, car tu as obtenu ce que ton cœur désirait.

Je t'embrasse,

Jésus

Un enfant me sera donné

*Maria de Magdala,
à Jésus de Nazareth, son époux
Salut !*

Tu as raison de m'écrire que je suis une femme comblée : comme tant d'autres, j'ai dû emprunter les chemins de la souffrance, car je ne parvenais pas à affirmer mon identité par mon amour. Tu le

sais, et je ne voudrais pas t'ennuyer en me répétant.

Je n'ai jamais mis en doute la réalité de ton amour, mais ma sensibilité féminine était frustrée par ta manière de vivre notre relation amoureuse. Pour paraître telle que tu me désirais, j'ai joué le rôle de Ruchama, personnage pour lequel je ne ressentais aucune affinité ; l'union prophétique était le seul ciment de notre rencontre. Je semblais joyeuse, j'étais en fait profondément triste, consciente de n'être plus qu'une femme délaissée. Pourtant, j'ai gardé l'assurance que l'amour n'a pas pour seule raison d'être la fidélité, mais est une force envahissante qui nous dépasse.

Ma foi n'a pas été déçue, l'amour s'est révélé l'unique voie pour me libérer de la répression du mariage prophétique, au point que tu as ressenti toi-même le besoin de fonder une union nouvelle. Ammi et Ruchama sont devenus des images idéales, mais Jésus et Maria ressuscitent, pour ainsi dire, pour prétendre à des noces nouvelles.

Oui, je suis comblée : l'amour a vaincu l'institution, et la réalité son apparence, et pourtant une présence me manque encore, celle d'un enfant.

Quand tu le refusais, autrefois, je t'approuvais puisque nous comprenions notre existence comme la perfection de l'homme des origines. Maintenant que notre union n'est plus liée ainsi, je dois devenir mère pour atteindre la plénitude de la femme.

Cet enfant ne sera pas une entrave à ta mission future, au contraire ! Signe de l'ère nouvelle annoncée dans ton message, il n'aura d'autre mérite que d'être un homme, fruit de l'amour.

Le temps est révolu où un nouveau-né, pour être reconnu et vivre en homme, devait présenter les signes de la légitimité ou vivre sous l'autorité paternelle ; désormais seule l'énergie de Dieu fondera la légitimité de l'existence humaine. Je me souviens du temps où tu exhortais les malades à se guérir eux-mêmes en recourant à cette énergie inspiratrice de Dieu en eux. Ils ne semblaient pas avoir conscience de leur force et de leur dignité, et attendaient leur guérison d'un sauveur ! Je désire mettre au monde un enfant par la même énergie de Dieu en moi. Ma maternité prolongera l'acte créateur de Dieu, comme nos ancêtres Sara, Rébecca et Rachel en ont eu le privilège.

Mais est-ce un plaidoyer pour mon droit à la ma-

ternité ? Ton amour et ton message m'ont préparée à cette attente ! L'amour, qui ravit ma féminité, me donne de l'éloquence !

Je t'embrasse, déjà transportée dans mon rêve !

Maria

*Jésus à Maria de Magdala,
son épouse bien-aimée,
Salut !*

Si je t'ai offert ce que ton cœur désire, cette fois tu m'as forcé la main ! Tu as été si convaincante dans ton plaidoyer ! Même si je n'en avais aucune envie, je ne pourrais pas m'y opposer : ton désir nouveau provoque en moi le don de l'amour. Oui, Maria, un enfant te sera donné. L'amour nous en a rendus dignes, il sera le signe de mon message.

Je souris ! Je me souviens en effet que les pharisiens m'ont demandé un signe. Mais le signe, c'est l'énigme même de mon existence. L'enfant que nous donnerons au monde sera tout aussi énigma-

tique : il rendra plus criantes les contradictions de la conscience humaine.

Je ne suis pas le premier à annoncer au monde la naissance du fils de Dieu. Les prophètes, dans le judaïsme, et les poètes chez les Gentils, ont toujours fait référence à un enfant prodige, au fils du roi dont l'origine remonterait à Dieu. Moi, je n'ai en vue qu'un simple homme, sans apparat. Rappelle-toi, Maria ! Selon la Genèse, quiconque est né d'une femme est un fils de Dieu, car il vient au monde par le souffle de son Créateur. Tu as bien dit ! L'unique source des valeurs humaines réside dans l'homme lui-même. Notre enfant gagnera son droit à l'existence parce qu'il n'aura pour titre de gloire ni la noblesse des origines, ni la légitimité de la race, ni un charisme particulier, mais seulement d'être né d'une femme.

Royal, noble, miraculeux, un acte gratuit dans le monde, voilà ce qu'il sera dans sa commune humanité ! Mon message est là, tout entier ramassé : si tout homme est un fils de Dieu, aucun ne prévaut contre un autre car nous sommes tous des frères. Pour leur gouvernement, les hommes se passeront du législateur ou du prophète qui, du haut du

Sinai, recevait la Loi de Dieu ! Cette Loi est déjà au cœur de l'existence humaine : chacun doit se comporter à l'égard d'autrui comme il souhaite qu'autrui le considère lui-même. C'est affaire de justice qui s'enracine dans l'amour. Tous les privilèges qui opposent hommes et femmes, libres et esclaves, élus et rejetés, mais aussi les temples faits de la main de l'homme, s'écroulent.

Prophètes et poètes ont décrit le règne de Dieu sous les traits de la grandeur éclatante des cieux et de la terre. Je dis que ce règne manifeste ici et aujourd'hui ce que les hommes contemplant à l'instant où l'amour les unit. Chaque homme, à sa naissance, doit s'ouvrir sur cet horizon : œuvrer pour que le monde atteigne la plénitude de l'être, à quoi il est destiné.

Mais, comme toi, je m'évade, porté par l'Esprit de Dieu qui m'anime. Peut-être t'attendais-tu à recevoir aussi des nouvelles de ma vie quotidienne : ce que je mange, comment je parviens à supporter la peine de chaque jour. Tu l'apprendras dans mes autres courriers. Pour l'heure, je n'ai d'autre souci que de t'assurer de mon amour, et que tu es aussi chère à mon cœur que précieuse à ma mission.

Je te parlerai une autre fois du jour et des démarches nécessaires à notre départ. Il faut en effet le préparer soigneusement, à cause de ma situation de fugitif et aussi de ma responsabilité envers mes disciples, qui veulent toujours prendre le temple pour me rendre mon honneur perdu et m'imposer comme le prophète de tout le peuple d'Israël. Ils ignorent le bouleversement radical de ma mission et notre engagement nouveau en amour.

Je t'embrasse,

Jésus

UN ENFANT ME SERA DONNÉ

Que l'étincelle de ta vie, Seigneur,
Éclate dans mon sein, comme la graine
Que dans la terre jette le semeur
Pour qu'elle germe en plante souveraine.

Tu donneras à mon enfant vigueur
De ta main puissante qui l'entraîne
Par le chemin d'un mystérieux bonheur
À prendre forme dans la nature humaine.

En te portant, ô fils, dans ce berceau
J'irai heureuse visiter le monde
En inversant la route de nos pères.

Comme couché dans un petit bateau
Tu vogueras en te berçant sur l'onde
Au regard d'hommes qui seront tes frères.

Sur le chemin de l'allégorie

*Maria de Magdala,
à Jésus de Nazareth son époux,
Salut !*

Grand merci de ta lettre ! Sans doute t'ai-je un peu forcé la main, et pourtant c'est toi qui m'as conquise. Je suis prise entre deux désirs : avoir un enfant et sillonner le monde avec toi... et notre enfant ! Je serai pour lui un bateau bercé par les on-

des. Le premier désir me pousse vers l'intérieur de moi-même, à l'écoute de la vie qui va éclore en mon sein ; le second vers ce monde qui l'accueillera à sa naissance. En moi résonne l'écho du message prophétique sur la venue d'un enfant et l'avènement d'un monde nouveau.

Dans cette attente, j'ai cherché à m'informer sur ces sociétés où nous allons nous rendre ensemble. À Magdala, j'ai rencontré un Juif de la diaspora, originaire d'Égypte. Il n'a pas craint de s'adresser à une femme seule : il voulait se renseigner sur la ville. Son aspect m'a agréablement surpris, ses yeux noirs et profonds accueillait joyeusement mon regard. Nous avons longé les quais ensemble. Dès ses premiers mots, j'ai reconnu en lui un homme très cultivé et très fin, sensible à ma présence comme à la beauté du lieu. Il m'a dit venir d'Alexandrie, où il fréquentait des cercles intellectuels :

- Vois-tu, nous, les Juifs de l'étranger, nous éprouvons le besoin de nous ressaisir et d'entrer en relation avec ce monde prisonnier d'interdits dont nous vivons au pays. Il est regrettable que l'eau de nos sources reste dans des puits si étanches...*
- Entends-tu parler de la terre d'Israël ? Mon mari et moi réagissons comme toi, c'est pourquoi nous*

avons décidé de partir.

- Vous aussi ? Y a-t-il un Juif qui ne souhaite quitter la terre que nous avons conquise après tant de luttes et de souffrances ! Comment t'appelles-tu ?

- Maria.

- Je comprends pourquoi tu as envie de quitter ce pays : ton nom t'attire vers l'Égypte. Pourquoi pas vers Alexandrie, dont la signification est un appel au retour ?

- Je suis heureuse de t'entendre dire « appel », car mon époux porte un nom qui dérive de « Isa ».

- Oui, ton nom t'appelle en Égypte. Je me souviendrai de notre rencontre. Vos noms me font penser au conflit qui déchire l'âme des Juifs. Comme tant d'autres, tu as dû chanter des psaumes en souvenir de la fuite d'Égypte, du prodige de la Mer Rouge et de la traversée du désert jusqu'à cette terre que Dieu nous avait promise. Mais en d'autres psaumes et d'autres cantiques, nos chantres se lamentent car le peuple a dû quitter de nouveau cette terre pour retourner vers les nations. Pourquoi Dieu nous a-t-Il fait pénétrer dans cette terre pour en être chassés sans cesse ? Cette question m'a toujours tourmenté. Par habitude, je répondais à cause de mes péchés. Mais que sont ces péchés ?

- Maître, cette question m'obsède !

- *Maria, j'ai trouvé la réponse lors de mon séjour à l'étranger. Résidant parmi des inconnus que notre Loi m'empêchait d'approcher sous peine d'impureté, j'ai pris conscience que j'avais été formé à l'écart, dans le mépris des autres hommes ; j'ai compris que j'étais exclu de l'humanité. Le livre de la Genèse m'a permis de contempler le Dieu créateur de toutes choses, et Adam qui reconnaît chaque homme pour frère. Or voici en quoi ce peuple a péché : il s'est approprié le titre de fils de Dieu et a prétendu dominer les peuples. Alors, Dieu l'a puni en le soumettant aux nations ! Il a été contraint par la force de quitter ce pays où Dieu l'avait introduit par grâce.*

- *Maître, quelle mystérieuse complexité dans l'âme juive ! Appréhendée dans son histoire, c'est une tragédie.*

- *Le peuple juif n'a pas compris que Dieu l'a destiné au service des nations. Il est un grand peuple créateur quand il persévère dans ce service, mais il s'est enfermé dans les limites d'une nation, il a tant rétréci son âme qu'une grande confusion l'habite : les grands problèmes, Dieu lui-même, sont devenus mesquins, et les petits ont pris des dimensions excessives. En fuyant l'Égypte, Moïse a exporté l'idée de Dieu unique, introduite par le pha-*

raon inconnu, ce héros à qui Dieu a confié la tâche de livrer le feu aux hommes. Mais le peuple a caché cette étincelle sous la cendre, au lieu de la faire jaillir pour toutes les nations.

- Tu m'aides à comprendre l'affirmation de mon Maître : « Je suis venu apporter le feu dans le monde, et combien il me tarde qu'il soit allumé ! »

- Oui, ton Maître exprime là le désir secret de l'âme du Juif véritable. Jonas est celui qui a le mieux incarné la mission du peuple juif dans le monde ! Refusant de se rendre à Ninive, il fut englouti par un poisson qui le rejeta où il ne voulait pas aller. Il symbolise le peuple porteur de la lumière, à travers la mort à soi-même et le Schéol.

- Il est tard, Maître, mais dis-moi : comment peux-tu t'emparer de la lumière de peuples étrangers, d'une culture différente de la nôtre ? Une étincelle couve-t-elle sous la cendre d'Israël ?

- Oui, l'étincelle est toujours là, et nous parviendrons à la diffuser par l'allégorie.

- Allégorie ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Je dirai, sans entrer dans le détail, que l'allégorie, pour exprimer le retour du peuple d'Israël vers les nations, joue sur la signification de vos deux noms : Isa-Appel et Maria-Aimée.

Nous nous sommes quittés en nous promettant de nous revoir avant son départ, mais ces dernières paroles m'ont laissée perplexe. Je te quitte aussi, Jésus. Que penses-tu de cette rencontre ? Est-ce une bonne préparation à notre départ ?

Je t'embrasse,

Maria

Hier, j'ai eu la visite de Salomé.

- Salomé, quelle bonne surprise !

- Je me languissais de toi, Maria ! Je suis au courant de ce que fait Jésus, mais je n'ai plus de tes nouvelles.

- Alors, tu vas pouvoir me parler de lui !

- Est-ce bien utile ? Je n'ignore pas que vous correspondez : tu sais tout.

- Penses-tu ! Les amoureux peuvent se confier bien des choses mais en taire bien d'autres ! Je sais ce qu'il pense, mais j'ignore la vie qu'il mène.

- Il a beaucoup changé dans sa façon de vivre, mais aussi dans son aspect physique. Il n'a plus cet air de prophète qui nous faisait penser à Élie ; il res-

semble maintenant à un de ces doctes Juifs de la diaspora qu'il rencontre.

- Peut-être comme celui que j'ai rencontré hier. Alors il doit plaire beaucoup ! Mais sais-tu qui sont ces Juifs ?

- Je ne saurais te le dire avec précision ; Jean m'a parlé de savants, qui ont créé à Alexandrie une nouvelle école d'interprétation biblique : leur fondateur serait un certain Philon.

- Un prophète qui, lassé de l'opposition des pharisiens, est allé annoncer la bonne parole ailleurs ?

- Non, un Maître Juif, aussi versé dans les livres sacrés que dans les œuvres des gentils, Grecs, Romains ou Égyptiens. On lui donne le nom de philosophe.

- Quel nom étrange !

- Il ne vient pas de notre langue, mais du grec. Sa signification est très belle : « amour de la sagesse » !

- C'est merveilleux qu'à l'étranger, l'image de la femme exprime aussi les valeurs les plus nobles. Je pense qu'on doit y aimer la sagesse comme l'homme aime la femme. Mais... y as-tu pensé ? Si le mot « philosophie » veut dire « amour de la sagesse », le nom de « Philon » ne signifie-t-il pas « amoureux » ?

- Oui, c'est surprenant ! Je crois que les gentils aiment la sagesse comme les Juifs révèrent la *Torah*, et tous deux utilisent l'image de la femme. Ainsi Philon serait un Juif qui, déjà amoureux de la *Torah*, le serait devenu aussi de la sagesse.

- Salomé, comment a-t-il pu passer de la *Torah* à la sagesse, d'une femme à l'autre ? La *Torah* est si jalouse qu'elle interdit toute relation avec une étrangère !

- Oui, mais les Juifs ont toujours aimé les femmes étrangères : les prophètes ne le leur ont-ils pas assez reproché ? C'est un penchant très marqué : Moïse a divorcé pour épouser une Éthiopienne.

- Hier, Joseph m'a entretenue du tréfonds de l'âme juive. Pour lui, le Juif vient de l'étranger, et son âme reste inquiète jusqu'à ce qu'il y retourne. Il a dû chercher très loin au fond de son âme, pour y découvrir comment aimer cette étrangère, la sagesse !

- Jean m'a dit que cela porte le nom d'allégorie.

- Allégorie ? C'est le dernier mot de ma conversation avec Joseph. Le temps lui a manqué pour en préciser le sens.

- Selon cette école, les Écritures ont un double sens : celui des mots et celui des choses auxquelles se rapporte la signification de ces mots. Pour les

comprendre, il faut donc aller au-delà des mots, vers la signification des choses.

- Jean avait-il un exemple à l'esprit ?

- Oui, l'épouse du *Cantique des Cantiques*. Au sens littéral, une femme est aimée par un homme ; mais au sens allégorique, la femme fait penser à Israël ou à la *Torah*... et pourquoi pas à la sagesse ? Il est alors possible de découvrir dans un texte biblique qui parle de la *Torah* une description de la sagesse dans les textes des Gentils.

- Et se laisser séduire par une femme étrangère, tout en continuant à aimer la femme de sa jeunesse, ai-je ajouté, ce qui fit rire Salomé.

- Pourquoi Jésus s'est-il aventuré dans cette voie ? En recherchant la sagesse, serait-il tombé amoureux d'une étrangère, comme Moïse ? En serais-tu jalouse, Maria ?

- Que dis-tu là ? Aurait-il besoin d'être attiré par une étrangère, quand la femme qu'il aime l'est déjà : une Juive qui vient d'ailleurs et dont le nom est Maria ? La raison est autre. Puisqu'il doit quitter le pays pour se rendre dans les nations, il doit apprendre leur langage et s'informer de leurs espérances...

- Que dis-tu, Maria ? Quitter le pays ?

- Oh ! Tout à l'heure, tu m'as taquinée, et du coup, j'ai trahi un secret !

- Maria, me fais-tu des cachotteries, maintenant ?
- C'était à lui d'annoncer cette nouvelle, mais maintenant, c'est fait ! D'ailleurs Jésus, qui a une telle affection pour toi, ne te l'aurait pas cachée. Oui, il a décidé de partir : c'est sa manière d'interpréter la parabole de Dieu. Il l'annoncera lors de la prochaine rencontre avec les disciples. J'en profite pour te faire une autre confidence, que je garde encore jalousement dans mon cœur : comme toi, je dois être mère !
- Quel bonheur ! Et elle me serra dans ses bras.
- Ainsi, nous ne cheminerons pas seuls dans le monde des nations, un enfant nous accompagnera. Je le porterai dans mon sein comme dans un bateau bercé par les ondes...
- Sur la mer de l'allégorie !
- Mieux que cela ! Sur celle de la parabole, car je n'ai pas l'intention de me rendre à l'étranger pour savoir ce que pensent les Gentils, mais pour y introduire notre amour !

*Maria de Magdala,
à Jésus de Nazareth son époux,
Salut !*

Ma dernière lettre est restée sans réponse, mais je n'attends pas davantage pour t'informer des événements qui m'ont fortement marquée, cette dernière semaine.

J'ai eu la joie de revoir Salomé, qui m'a donné des détails sur ton nouveau mode de vie, et particulièrement sur tes rencontres avec des Juifs de la diaspora. Nous avons longuement parlé de l'intérêt que tu portes à l'interprétation allégorique des Écritures propre à ces milieux. C'est précisément sur ce mot d'« allégorie » que m'avait quitté le savant d'Alexandrie dont je t'ai parlé. Je me suis posée bien des questions sur la différence entre l'allégorie et la parabole, j'ai donc cherché à revoir ce nouvel ami, d'autant qu'il ne devait pas rester longtemps à Magdala.

Il s'est montré toujours aussi aimable et perspicace. Non seulement j'avais plaisir à son commerce, mais il me mettait en confiance. À l'opposé de nos rabbis, qui croient avoir la science infuse, il s'exprimait comme quelqu'un qui ne connaît pas la vérité a priori, mais qui fait confiance au dialogue pour la découvrir. Après nous être salués, je lui ai

demandé :

- Maître, à notre dernière rencontre, ton ultime remarque sur la signification allégorique de mon nom m'a laissée perplexe : Maria, la personnification de la réponse à l'amour ! Jusqu'à présent, je pensais qu'en suivant mon Maître je réalisais la parabole de l'amour.

- Question intéressante, mais je n'aurai aucune peine à y répondre ! Si tu envisages ton nom comme celui de la femme qui répond à l'amour, il s'agit bien d'une allégorie ; mais si cette femme manifeste dans son existence la réalisation de cette réponse, nous avons affaire à une parabole. À laquelle de ces deux figures ton Maître s'est-il référé ?

- À la seconde, j'en suis sûre !

- Alors la différence est d'importance, car par la figure allégorique, ta beauté, ta douceur, ta physionomie seraient le reflet de l'amour, tu n'y engagerais pas ta vie. La figure de la parabole te destine, au contraire, entièrement à l'amour.

- Ton explication est lumineuse ! Oui, toute ma vie est vouée à l'amour. Je voudrais embarquer hors de ce lac étriqué et affronter la haute mer, pour clamer au monde entier ce secret. Enflammée par ce discours, je me voyais déjà sur un gros vais-

seau, toutes voiles au vent !

- Nous, les hommes, nous sommes toujours émerveillés par la violence de votre amour. Tu es une vraie Ménade ! Mais, crois-moi, voguer ainsi sur l'immense mer du monde n'est pas une aussi mince affaire que tu l'imagines, surtout pour y transporter l'amour.

- Oui, mais l'amour est la valeur humaine la plus universelle, qui relie l'homme aux origines de la création.

- C'est pourquoi vivre l'amour exige l'héroïsme le plus ardu : l'ordre des sociétés est antagoniste de celui de la création, il se fonde sur le pouvoir, non sur l'amour. Les réformes que les États, et même les religions, tolèrent ne concernent que des lois qui ne remettent pas en question la soumission de l'amour au pouvoir. Sans doute est-ce aussi la raison de celle de la femme à l'homme, qui redoute que l'amour ne renverse l'ordre établi à son profit ! Entreprendre l'aventure d'enseigner l'amour aux hommes est un exploit plus hasardeux que la guerre. De nombreux héros ont réchappé de la guerre, aucun de l'aventure de l'amour !

- Maître, au début de notre entretien, j'étais confiante, à présent tu m'effraies !

- *Tu n'es pas femme à aimer pour ton seul bonheur, aussi un exploit héroïque t'attend. Je ne te cacherai pas les épreuves que les héros doivent affronter s'ils désirent mener les hommes de l'esclavage du pouvoir à la liberté. Rappelle-toi l'histoire de Caïn et Abel. Abel voulait vivre selon la loi d'amour de la création ; Caïn était l'homme fondateur de la cité, de la société unifiée par le pouvoir. Caïn a tué Abel, son sang coule toujours dans notre pays, qui est prêt à tuer quiconque s'emploiera à rétablir la liberté de l'amour. Tu n'as pas eu l'occasion de découvrir la Grèce ; elle vénère aussi un dieu-héros, Dionysos, qui devait répandre l'amour dans le monde. Il éclatait de l'amour le plus jeune, le plus beau, le plus gracieux et le plus pacifique du monde. Les femmes accouraient vers lui en se libérant de leurs chaînes et en s'attribuant le droit d'aimer ; la famille éclatait, les États tremblaient sur leurs assises, les religions elles-mêmes assistaient impuissantes à la mort de leurs dieux. Mais Dionysos a été tué, son corps dépecé et son culte interdit sous peine d'esclavage ou de mort, à Athènes, à Sparte, à Rome et dans tout l'Empire.*

- *Heureusement, je ne suis attirée ni par la Grèce ni par Rome, mais par l'Égypte.*

- *Sauf que l'Égypte est aussi partie de l'Empire ! Là-bas, l'amour exigera de toi la force du fer. Sur cette terre, on connaît une autre allégorie mythique : Isis, l'épouse promise à Osiris. Celui-ci a été tué par son frère qui, pour lui interdire l'amour d'Isis, l'a dépecé et a dispersé ses membres à travers champs. Mais Isis a entrepris de rassembler les membres épars pour reconstituer le corps et l'a ressuscité, puis ils se sont aimés. Aujourd'hui encore, les femmes d'Égypte s'initient aux mystères d'Isis.*

- *Ce mystère me redonne courage. Si Dieu me permettait de me rendre en Égypte, pourrais-je aussi m'initier au mystère de la résurrection par l'amour ?*

- *Oui, c'est possible, mais Dieu peut déjà t'y initier dans ta vie à Magdala.*

En quittant ce savant à la hâte, sans même le saluer, je pensais à toi, Jésus. Et je me suis mise à courir.

Je t'embrasse, la force me manque pour t'en écrire davantage !

Maria

ALLÉGORIE DE MARIA

Ô peuple d'élection qui vas rêvant,
Pris dans le sommeil de la prophétie,
As-tu connu le prophète vivant
En parabole le nom de Marie ?

Pour lui ce nom est bien signifiant
De dame aimée qui, par allégorie,
Devient la femme d'un joyeux amant
Qui renonce au pouvoir de seigneurie.

Je m'appelle Maria : je suis la dame
Que Jésus a aimée de cet amour
Comme Osée, le prophète, le proclame.

Car Dieu n'est plus le Maître et le Seigneur
Mais notre amant qui demande à son tour
Que nous l'aimions par la vertu du cœur.

*Jésus de Nazareth,
à Maria son épouse*

Je t'écris brièvement pour te dire que je souhaite ardemment revoir tous les disciples à Jérusalem pour la fête de la Pâque, avant mon départ. J'ai conscience du danger que ma présence en ce jour pourra constituer, j'y ai réfléchi longuement, et je n'ai pas trouvé d'autre issue. En effet, je ne pourrai pas partir sans avoir réglé les questions que la sollicitude des zélotes, et d'autres personnes qui nous protègent en secret, suscitent à mon égard. Il me semble que le jour de Pâque est très symbolique pour mon départ : comme il commémore la sortie d'Israël de l'Égypte, mon propre départ sera l'annonce de son retour.

Je tiens à ce que la fête revête cette nouvelle signification : non seulement l'adieu d'un prophète à son pays mais l'abandon de celui-ci par tout son peuple, pour suivre le Seigneur qui se manifeste désormais comme le père de tous les hommes, le Dieu des Nations. Nous célébrerons un repas, au cours duquel tu pourras te réjouir du renouvellement solennel de notre union. Je n'épouserai plus Ruchama, mais Maria, la fille des Nations.

Quant aux dangers, je crois que nous les éviterons si ma présence reste secrète. Dans ce but, je

t'invite à te rendre le plus tôt possible à Béthanie, chez Simon, pour le prier de nous accorder l'hospitalité, comme lors de la fête de la Dédicace. Nous partirons vers l'Égypte le jour même de la Pâque, à pied à travers le désert, comme jadis le peuple !

Je te laisse rêver de ce voyage et t'embrasse,

Jésus

*Maria de Magdala,
à Jésus de Nazareth
Salut !*

Si ta lettre m'était parvenue avant mon dernier entretien avec Joseph, je t'aurais approuvé de m'imaginer heureuse et comblée à l'annonce de ton départ. Mais après cette conversation bouleversante, envisager de retourner à Jérusalem me plonge dans l'angoisse. Je suis hantée par de funestes pressentiments. Jérusalem est pour moi la ville qui t'a jugé, condamné, conspué, jeté en pri-

son comme un malfaiteur ; la ville que je ne puis que fuir, désormais. Comment supposer que les grands prêtres te laisseront échapper, s'ils apprennent ta présence ? Oh, Jésus ! Si tu pouvais trouver un autre lieu ! Dans ta lettre, tu me souhaites de faire de beaux rêves, alors écoute celui que j'ai fait cette nuit !

Je me trouvais à Jérusalem pour la fête de Pâque. Les pèlerins se rendaient au temple en chantant des psaumes, et moi je me précipitais, les cheveux épars, dans les rues désertes, à la recherche de ton corps que les prêtres avaient dépecé et caché en des lieux secrets. J'étais cependant parvenue à rassembler tous tes membres, excepté ton cœur. Penchée sur ton corps retrouvé, je pleurais comme une adepte d'Isis.

*Femmes vouées aux mystères d'amour
Venez chercher avec moi alentour
Où les prêtres ont pu cacher le cœur
De l'homme qui faisait mon seul bonheur.*

*Trouvez-le, car il peut battre encore
À la lueur première de l'aurore.
Faisons, ô femmes, ces derniers efforts
Pour que Jésus ressuscite des morts.*

*Je me lamentais, mais personne ne m'a secourue.
Alors, saisie par le froid de la nuit, je me suis ré-
veillée.*

*Voilà, Jésus, la joie que me procurent mes rêves !
Écris-moi vite pour me dire que tu ne te rendras
pas à Jérusalem !*

Je t'embrasse,

Maria

*Jésus de Nazareth,
à Maria de Magdala son épouse
Salut !*

*Juste deux mots, pour que tu sois apaisée. Autant
tes rêves ont une inspiration divine, autant tu en es
une piètre interprète !*

*Non, Maria, tu n'es pas une adepte d'Isis, sinon
le corps de ton bien-aimé aurait été dépecé comme
celui d'Osiris, et son cœur aussi mis en pièces. Tu*

as retrouvé le corps, mais pas le cœur, sans doute volé et caché. Mais par qui, sinon par celle qui l'aime ? Ta souffrance t'a égarée jusqu'à te faire rechercher son cœur ailleurs que dans le tien. La véritable signification de ton rêve est différente de celle que tu en donnes : Dieu a simplement voulu te révéler que l'amour est plus fort que la mort.

Prépare-toi donc à aller à Jérusalem, et attends-moi là-bas.

Je t'embrasse,

Jésus

MYSTÈRES D'ISIS

Je voyais en rêve Isis courir
sur la plaine désolée du Nil.
Oh ! Ses yeux en pleurs !
Elle cherchait les membres dispersés
d'Osiris, son frère.
Ayant réussi à les recomposer,
elle l'avait ressuscité.

Elle le serrait si fort dans ses bras
qu'il ne pouvait plus se dérober
À ses baisers.

Je courais moi aussi,
biche assoiffée,
cherchant le corps de mon bien-aimé
que les Juifs avaient tué.
Mais je n'avais pas pu retrouver son cœur.
En pleurs, je me lamentais :
Qui a volé son cœur ?
Comment le ressusciterai-je
si je ne peux pas recomposer son corps ?
Ô toi qui m'as initiée aux mystères de la résur-
[rection,
Isis,
dis à cette malheureuse
où elle peut le retrouver.

J'entendais une voix qui parlait dans mon
[cœur :
« Ô amante éperdue dans la nuit de l'oubli
pourquoi recherches-tu le cœur de ton ami
dans l'Adès des morts ?
Ne sais-tu pas que seule une femme
éprise d'amour a pu le voler ?

Regarde ! L'aube pointe
sur l'horizon du souvenir.
Reviens dans ton jardin où fleurissent les lis
et tu trouveras le cœur de celui que tu aimes. »
Ainsi parlait Isis.

M'adressant alors aux femmes qui entouraient
[Isis, je disais :
« Femmes hantées par le mystère d'Osiris,
aidez-moi à descendre dans le jardin
car je languis d'amour.
Mais pourquoi ce frôlement d'ailes
dans les branches encore ensommeillées ?
Et qui s'est reposé dans les lis ?
Mon cœur sursaute.
Approchez-vous pour bien l'écouter. »

Qu'as-tu dans la poitrine, ô aimée ?
Un autre cœur bat avec le tien !
Ah ! c'est toi qui l'avais volé,
quand tu embrassas ton ami sur la bouche
lors du premier amour.
Il n'a pas besoin de ressusciter,
celui dont le cœur bat
dans la poitrine de celle qui l'aime.